Document généré le 17 avr. 2024 04:23

Vie des arts

Vie des arts

La ville au musée

René Rozon

Numéro 69, hiver 1972–1973

URI : https://id.erudit.org/iderudit/57856ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Rozon, R. (1972). La ville au musée. *Vie des arts*, (69), 29–33.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1972

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

René ROZON s'entretient avec
Melvin CHARNEY

La ville au musée

Le Musée des Beaux-Arts de Montréal présentait, du 11 juin au 13 août dernier, une exposition de choc, *Montréal, plus ou moins?*, qui allait bouleverser plus d'un schème traditionnel. Car son thème, l'aménagement de la ville, n'est pas normalement considéré du ressort artistique. Et son contenu — nous y reviendrons — s'inscrivait hors des limites conventionnelles d'un musée reconnu pour son austérité artistique. Enfin, se voulant le reflet d'une métropole en gestation, l'exposition était du même coup, par le truchement de techniques purement visuelles, une dénonciation radicale d'une conception désuète, et pourtant répandue, de l'urbanisme, c'est-à-dire le recours à la notion primaire de l'addition (nouveaux projets) et de la soustraction (démolitions).

L'entreprise était nouvelle et ambitieuse aussi. Elle a nécessité analyses, sondages et discussions prolongées; elle a sollicité la collaboration d'artistes, d'architectes, d'urbanistes, de divers groupes d'action, sans oublier la participation des gouvernements provincial et municipal (qui se sont désistés en dernier ressort!). Bilan de cet effort: réunion de documents (dont affiches, photographies, bandes dessinées, réclames publicitaires, divers plans de la ville); réalisations audio-visuelles (y compris le film *Urbanose*, série documentaire en dix parties, produit par l'Office National du Film); jeux urbains (permettant au public de modifier à volonté la configuration de la ville); peintures néo-réalistes (commandées par téléphone); multiples (que le visiteur pouvait décrocher et emporter avec lui!); tableaux bidimensionnels (que le spectateur avait le loisir de traverser) reliés par un labyrinthe formé de clôtures (allusion aux dédales des grandes villes).

Dans le court espace de temps de deux mois et demi, on a réussi à réaliser ce projet-monstre, il va sans dire, et difficile à coordonner tant il était complexe. En plein été (considéré comme hors saison), le musée enregistrait plus de 52,000 entrées, chiffre record d'assistance, depuis plusieurs années, pour une seule exposition. L'exposition était effectivement stimulante et passionnante à visiter. Elle n'était pourtant pas sans lacunes et soulève maintes contradictions. Nous en avons relevé quelques-unes et les avons soumises à M. Melvin Charney, architecte et professeur agrégé à la Faculté de l'Aménagement de l'Université de Montréal, qui était en l'occurrence le conseiller et le coordonnateur de l'exposition.

Page couverture du catalogue de l'exposition *Montréal, plus ou moins*. (Phot. Michel Campeau — Groupe d'Action Photographique)

VdA — Les problèmes soulevés par l'exposition et liés à l'aménagement — quartiers défavorisés, gratte-ciel uniformes et inhumains, pollution, espaces verts, ainsi que l'application d'un urbanisme additif et soustractif — se retrouvent dans toute grande ville moderne, de Tokyo à New-York, de Paris à Mexico. L'intégration de ces considérations universellement répandues allait-elle permettre à l'exposition d'atteindre son objectif, c'est-à-dire de dégager la spécificité de Montréal?

M.C. — Au départ, je dois préciser que s'il y a confusion quant au but que nous nous proposions d'atteindre, c'est au titre même de l'exposition qu'il faut l'attribuer. Titre qui fait bien allusion, comme vous l'avez souligné, au concept additif et soustractif de l'aménagement de la ville. Mais ce même titre renfermait à l'origine un double sens: l'exposition allait traiter plus ou moins, c'est-à-dire oui et non, de Montréal. Hélas, mal traduit en anglais *(Montreal, plus or minus?)* et mal ponctué dans les deux langues (virgule et point d'interrogation), ce deuxième niveau de signification allait malheuresement disparaître. C'est dans le but de rétablir la dualité du concept initial de l'exposition que je me suis permis d'intituler *Montréal . . . plus ou moins/ Montreal . . . more or less* l'introduction au catalogue.

Ceci dit, lorsqu'une ville comme Montréal devient l'objet même d'une exposition, il ne faut jamais perdre de vue deux niveaux de réalité, indissociables en raison de leur interaction: en premier lieu, les éléments qui découlent de l'étendue de son territoire et de la densité de sa population, éléments qui rejoignent donc inévitablement d'autres villes de même calibre; et, en second lieu, les conditions uniques, le style de vie propre à la ville en question. Dans la présente exposition, on a tenu compte, comme il se doit, de ce premier aspect, mais on a surtout misé sur le second. C'était là une façon de souligner le contexte, qu'on a trop tendance à oublier, dans lequel s'insère ce premier niveau, mieux connu et plus répandu, mais qui risque néanmoins de modifier considérablement le second.

Les citoyens à l'entrée de l'exposition au Musée des Beaux-Arts. (Phot. Koro)

Permettez-moi de vous donner un exemple précis. Le groupe Espaces Verts exposait un relevé indiquant les acres d'espaces verts disponibles par millier d'habitants de plusieurs villes du monde. Dans cette liste, Cincinnati, Ottawa et Saint-Louis apparaissent en tête, tandis que Rome, Londres et Montréal figurent au bas de l'échelle. Or, ce qui se dégage de cet exemple ce n'est pas le fait qu'à Montréal on manque d'espaces verts, c'est plutôt une remise en question et une redéfinition de la notion même d'espaces verts. A Montréal, l'esprit communautaire de la ville est tel que les places publiques, les lieux de rassemblement et même les rues reflètent son vrai caractère urbanisé et civilisé, et qui sont des espaces non pas nécessairement verts, mais *ouverts* et accessibles au public. Tandis que pour les agglomérations en tête de liste, elles sont totalement dépourvues de cet esprit qui anime une ville digne de ce nom. Amorphes et sans caractère, ces villes ont été créées par une race ayant un profond mépris de la vie urbanisée. Avez-vous visité St-Louis? Vous verrez que c'est une ville sans âme. Le vieux coeur de St-Louis a été démoli et jamais reconstruit. Le centre est devenu un ghetto peuplé de noirs, un camp de concentration de pauvres. La majorité de la population habite loin du centre, en banlieue. C'est pourquoi il y a tant d'espaces verts. Néanmoins, c'est une ville fantôme et triste. Soit dit en passant, la politique du Gouvernement fédéral du Canada en matière de logement est en train de commettre les mêmes erreurs en exilant en banlieue la population des centres urbains. Je crois donc que par sa présentation Espaces Verts a soulevé un malaise provenant du fait qu'on néglige l'aspect public et communautaire de notre ville. Le citoyen, élément pourtant capital de toute agglomération urbaine, n'est pas toujours favorisé par l'aménagement de sa propre ville. L'entretien des places publiques laisse à désirer et l'automobile est roi dans nos rues. Pourquoi, par exemple, ne pas fermer l'artère principale, la rue Sainte-Catherine, à toute circulation automobile et la rendre aux piétons, comme le font tant d'autres villes à travers le monde? D'autant plus qu'à Montréal, l'adoption de cette mesure ne serait pas marginale, mais en parfait accord avec le caractère prédominant de la ville tel que souligné plus tôt.

Ainsi, à partir d'un problème universellement répandu, comme les espaces verts, on peut arriver à dégager des conclusions spécifiquement montréalaises. Montréal a des affinités avec d'autres villes, mais elle s'en distingue à la fois. Elle a son propre héritage, sa propre histoire, et il y a une façon de vivre ici qui persiste jusqu'à ce jour et qui donne à la ville son pouls, son

rythme unique. C'est ce que l'exposition a essayé de démontrer, dans le but de maintenir et de préserver cet esprit que menace l'aménagement actuel.

VdA — En optant de présenter une exposition sur la ville dans le cadre d'un musée consacré aux beaux-arts, organisateurs et participants se trouvent par le fait même dans l'impossibilité de se dissocier complètement de la notion d'art. Vu la portée pragmatique et didactique de son thème, l'exposition n'aurait-elle pas été plus efficace si elle avait été présentée en terrain neutre, en dehors de toute considération artistique?

M.C. — Mais je n'ai pas choisi a priori de monter cette exposition dans un musée voué aux arts. Au contraire, c'est plutôt le Musée des Beaux-Arts de Montréal qui m'a approché pour discuter de la possibilité de prendre en main et de réaliser ce projet. D'ailleurs, un terrain neutre, cela existe-t-il vraiment? Car si une institution autre qu'artistique m'avait fait une proposition analogue, l'exposition aurait sans doute été différente, bien que, là encore, il eût fallu tenir compte d'autres impératifs.

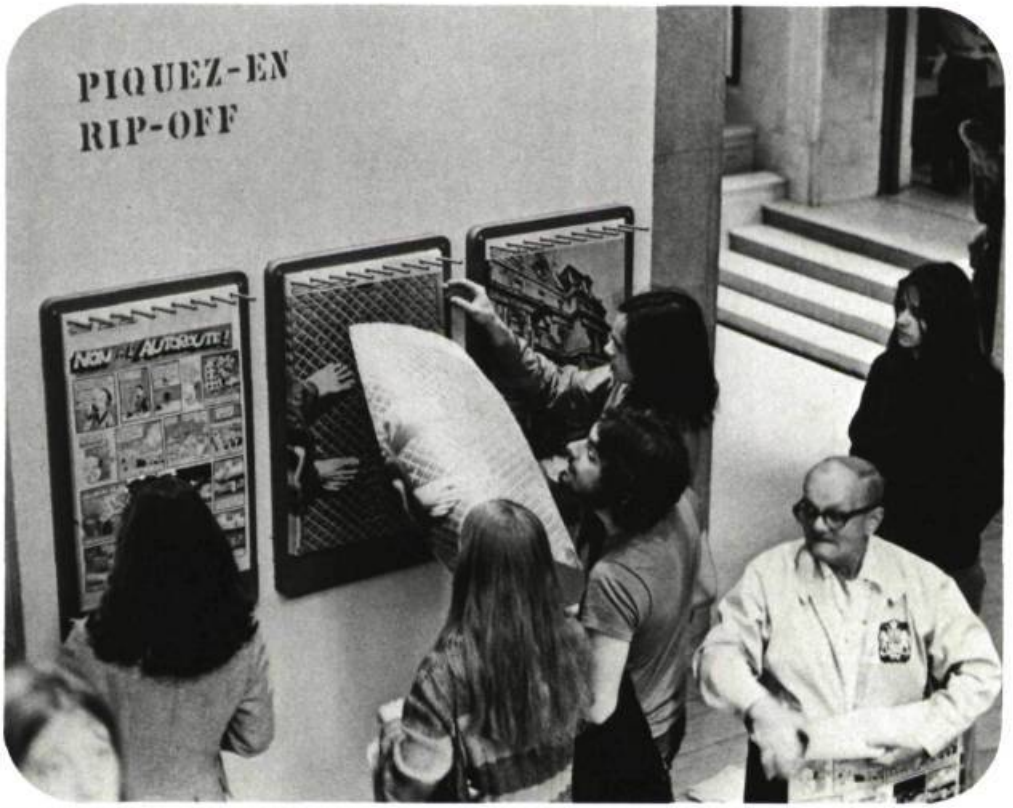
D'ailleurs, avant d'en arriver à la formule définitive, divers projets avaient été étudiés, dans l'intention précisément de sortir des cadres du Musée, de manière à inverser son rôle traditionnel: les gens ne seraient pas venus au Musée, c'est plutôt le Musée qui serait allé au-devant des gens. Dans cette optique, le Musée devenait un simple centre de renseignements transmettant au public l'itinéraire à parcourir.

Un de ces projets consistait à répartir l'exposition dans cinq quartiers de la ville, dans des lieux facilement accessibles et intégrés à la vie quotidienne des Montréalais. Par exemple, j'ai suggéré à une troupe de théâtre de trouver une maison inoccupée et de s'y installer pour jouer les rôles des membres d'une famille typiquement montréalaise, tandis que le public, lui, aurait eu la faculté de sonner à la porte et de rendre visite aux locataires fictifs. Autre aspect de ce même projet, on a eu l'idée de monter une histoire de Montréal dans les rues, en posant sur plusieurs immeubles, dont cette maison de la rue Clark, du Mile-End, qui est un monument important dans l'évolution de l'architecture de la ville, des affiches spécifiant l'état du bâtiment, son loyer et son propriétaire actuel.

Une autre façon de réaliser une exposition ouverte avait été envisagée avec le concours du Conseil Central des Syndicats Nationaux de Montréal, qui était favorable à ce projet. Formule de compromis, la CSN proposait de tenir d'abord l'exposition au Musée, pour la présenter ensuite dans divers quartiers de la ville. Malheureusement, la CSN devait se retirer.

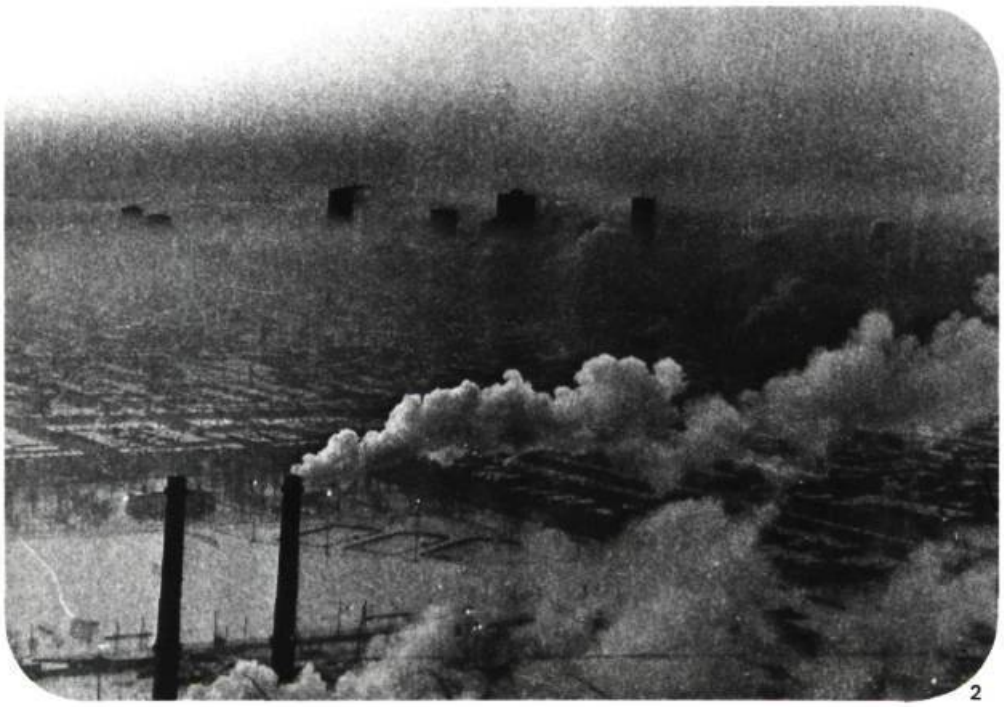
Devant l'impossibilité de réaliser intégralement ces projets, j'ai constaté que la seule façon d'en sortir, si l'on voulait vraiment que l'exposition se concrétise, — il restait d'ailleurs peu de temps après toutes ces démarches —, c'était finalement d'essayer d'utiliser au maximum les ressources mêmes du Musée. On a quand même réussi à maintenir certains éléments de l'exposition à l'extérieur du Musée: Espaces Verts organisa pour le public des visites par autobus à travers la ville, et Mauve, un groupe féministe, en plus de réaliser un environnement dans une vitrine du grand magasin Dupuis Frères, allait faire du théâtre dans la rue.

Bien sûr, le Musée, de par sa nature, n'est pas la réalité elle-même, mais le reflet de la réalité. Et le reflet de la réalité, c'est de l'art, on n'y échappe pas, et il fallait en tenir compte. Mais pour être en mesure de la refléter adéquatement, nous avons préféré assumer cette réalité plutôt que de planer au-dessus d'elle. Et c'est pourquoi, en dépit des limites imposés — y compris budget et personnel restreints — on n'a jamais eu une exposition aussi engagée, aussi politisée, dans l'histoire de cette ville, et aussi évoluée sur le plan artistique. Saviez-vous que pour faire une exposition du genre sur Montréal, il a fallu renverser l'ordre établi, dans le domaine de la création artistique comme dans celui de la conception et de l'organisation d'une exposition, et reconstruire le tout à partir de la réalité, de la vie réelle des gens qui habitent Montréal, qu'on a trop longtemps ignorés? Pourtant, c'est à partir de cette réalité qu'on retrouve ce qui est unique à Montréal, et c'est dans la mesure où l'on saura s'en inspirer que l'on pourra communiquer avec les gens qui l'habitent et ainsi les amener à réfléchir sur leur propre vie, un des rôles importants, il me semble, de l'art de notre époque.



Multiples que le visiteur pouvait décrocher et emporter avec lui. (Phot. Koro)

VdA — Plusieurs groupes d'action, notamment Élan, Point Zéro et Alternatives, constitués de citoyens conscients des problèmes urbains, ont participé à l'élaboration de l'exposition. Ils ont abordés des tas de problèmes,



1. Les Espaces verts : le Parc LaFontaine.
(Phot. Serge Laurin — Groupe d'Action Photographique)

2. Pollution.
(Phot. Canada Wide)

3. Les gens de la ville.
(Phot. Michel Campeau — Groupe d'Action Photographique)

démarche fort valable, mais sans proposer de solutions pour les résoudre, laissant parfois le visiteur perplexe. Or, à ce sujet, l'exposition n'a-t-elle pas manqué une occasion unique d'éclairer et d'inciter davantage le visiteur à prendre des moyens d'action positive pour résoudre, afin d'améliorer son sort, les problèmes soulevés?

M.C. — Le vrai problème à Montréal, comme dans la plupart des grandes villes, c'est non pas la formation de groupuscules autonomes, qui sont en dernier ressort impotents, mais la formation d'un front commun pour exercer efficacement des pressions sur les autorités qui ne tiennent pas toujours compte des besoins véritables des citoyens. Un des buts de l'exposition consistait à rendre les gens conscients de l'existence même de ces divers groupes d'action pris isolément, ainsi que de la diversité de leurs préoccupations. Mais, par ricochet, les visiteurs en parcourant l'exposition, formaient *en esprit* un genre de front commun: ils ne se sentaient plus isolés ou perdus et ils se sont rendus compte qu'il y avait d'autres gens soucieux des mêmes problèmes. D'ailleurs, je ne crois pas qu'il appartienne à un musée des *beaux-arts* de proposer au public des formules toutes faites. Car le champ d'action du visiteur est ailleurs, il est politique. Le mieux qu'on puisse faire dans le contexte d'un musée, ce n'est pas de la politique, mais plutôt de politiser le public, de le sensibiliser à la nécessité d'agir, en espérant déclancher et promouvoir chez lui ce désir d'effectuer les changements nécessaires dans les priorités de l'aménagement de Montréal.

VdA — De grandes villes sans défauts, cela relève de l'utopie. Il y a néanmoins des villes qui sont belles et attachantes. Et Montréal est une des rares villes attrayantes du continent nord-américain. L'exposition semble avoir négligé ce côté positif. Si certaines politiques d'aménagement de la ville de Montréal laissent à désirer, d'autres ont été nettement réussies, comme en témoignent son système de transport en commun (la ligne de métro et ses stations), la conception de l'urbanisme souterrain du centre-ville (un des meilleurs exemples en Amérique du Nord) et la sauvegarde d'un secteur historique (le Vieux Montréal), pour ne citer que les exemples les plus probants. S'ils valent d'être encouragés, pourquoi ne pas en avoir tenu compte?

M.C. — Ce que vous venez de citer, ce sont tous des exemples qui relèvent d'un urbanisme officiel imposé à la ville. Je m'explique.

Prenons la question des transports en commun. Oui, nous avons un métro; par contre, la planification de la ville favorise toujours la voiture. A Toronto, les citoyens ont pu arrêter la construction de l'autoroute Spadina. Mais pas à Montréal où on est en train d'introduire une autoroute en plein centre-ville. C'est du génocide pur!

En ce qui a trait à la dite ville souterraine, elle n'a jamais été conçue, mais allait plutôt naître par accident, comme tous les bons projets d'urbanisme à travers le monde. Par contre, il faut dire que cette ville souterraine favorise des intérêts purement financiers: elle n'appartient pas aux citoyens, mais aux propriétaires des édifices qui l'abritent; la notion de rue n'existe plus dans ce cas, et les couloirs qui la remplacent sont contrôlés par des policiers en uniforme au service de compagnies privées.

Quant au Vieux Montréal, c'est le Disneyland historique du Québec. De secteur tombant en ruines et pratiquement inhabité, il est devenu, une fois rénové, un secteur privilégié, avec boutiques, restaurants et appartements de luxe. Mais le véritable Vieux Montréal se trouve rue Panet où les gens vivent encore dans des conditions *historiques.* Personne ne songe à le sauver pourtant, pas plus que les bâtiments des quartiers ouvriers du XIXe siècle, pas plus que les places publiques de Saint-Henri.

Non, c'est précisément en gardant un certain recul par rapport à cet urbanisme officiel que l'exposition allait non seulement innover, mais toucher des points favorables, très favorables même. Car c'était, à mon avis, une exposition nettement positive, qui a adopté non pas le point de vue officiel de l'aménagement de la ville auquel on se serait attendu, mais plutôt le point de vue du *citoyen.* Vous comprendrez que l'appréciation d'une ville commence par l'appréciation des gens qui l'habitent. On peut difficilement dissocier ces deux entités. On a donc voulu que les gens soient fiers de leur ville et j'irais même jusqu'à dire fiers de leurs taudis. D'ailleurs, la prise de conscience n'est-elle pas un premier pas vers sa propre libération? Au fond, c'était une exposition fort optimiste et profondément axée sur le caractère populaire de Montréal, c'est-à-dire qui tenait compte de la majorité de ses habitants, bien que des préoccupations bourgeoises, qui les rejoignent, tels la pollution et les espaces verts, n'aient pas été exclus.

Enfin, je suis d'accord avec vous pour dire que Montréal est une belle ville. Mais le sera-t-elle encore longtemps? Car nos gouvernements, nos urbanistes, notre système d'exploitation des ressources de la ville sont malheureusement en train de gâcher tout ce qui valable ici. Pourtant, l'urbanisme est une discipline suffisamment évoluée et les autorités disposent de tous les moyens pour la mettre en application (comme le prouve le cas isolé et futile du Vieux Montréal). Mais tant que les structures politiques et économiques ne respecteront pas ses exigences — contexte historique et géographique, et surtout potentiel *humain* d'une agglomération — l'urbanisme a beau être avancé, il est nul en pratique et n'est plus en mesure de préserver, tout en l'améliorant, le caractère d'une ville comme Montréal. Tant que notre façon de vivre sera différente des autres villes et tant que nous serons capables de refléter ces différences dans l'organisation physique de notre ville — et c'est cela, concrètement, que renferme la véritable notion d'aménagement — Montréal va demeurer un centre urbain intéressant et agréable à habiter. A vrai dire, c'est la seule chose qui vaille la peine d'être encouragée.

English Translation, p. 90